

LA CULTURE SOURDE

Extrait d'un article d'Yves DELAPORTE, Ethnologue, directeur de recherche au CNRS

Pour qui s'intéresse à la diversité des manières de vivre, de penser, de parler, caractérise l'espèce humaine, la surdité constitue un cas unique sans aucun équivalent. A la parole vocale, les sourds substituent une parole gestuelle. Alors que la culture est communément regardée comme ce que l'on trouve naissant, la langue, les savoirs, les représentations collectives transmettent chez la plupart des sourds hors de leur famille biologique. C'est là la raison profonde des controverses sans fin liées à la question sourde : l'esprit humain est ainsi fait qu'il lui est difficile de penser ce qui ne peut être comparé à rien d'autre. S'ajoute à cela le fait que la surdité interroge la langue et l'éducation, deux passions bien françaises.

Pour les parents, la découverte de la surdité de leur enfant a été un terrible malheur, dont la personne sourde gardera toujours la marque. Pour les médecins qui l'ont examiné, l'enfant sourd est un malade dont la déficience peut être mesurée et étiquetée, et qu'un appareillage plus ou moins sophistiqué doit permettre de réparer partiellement. Pour les orthophonistes, il est une parole à rééduquer. Pour les enseignants il est un enfant en échec scolaire. Plus tard, pour différentes commissions administratives, ce sera un handicapé auquel on attribuera un barème et des allocations compensatrices. L'histoire des sourds témoigne d'un acharnement éducatif et thérapeutique, poussé parfois jusqu'au délire. On peut difficilement reprocher à la société de se désintéresser des sourds : pour quatre enfants sourds, il y a trois professionnels de la surdité.

Ce que l'on peut par contre lui reprocher, c'est de ne rien comprendre à ce qu'est la surdité : une singularité qui a trouvé sa voie propre pour accéder à la symbolisation. Depuis que l'Occident s'est ouvert à l'altérité culturelle, il n'y a pas d'autre exemple d'une telle incompréhension. Lors d'une récente émission télévisée où étaient conviés des sourds, une jeune femme raconta que, comme cela s'est produit pour elle-même, beaucoup d'enfants sourds croient qu'ils vont mourir avant de devenir adultes. Pleine de bonne volonté, l'animatrice interrogea : « Parce que leur différence leur pèse trop ? ». Elle transformait en problème psychologique, bien dans l'air du temps, ce qui est une question sociale, l'ignorance des aspects collectifs de la surdité.

Lorsqu'il vient au monde, l'enfant sourd a les mêmes potentialités que l'enfant entendant en ce qui concerne le langage, la vie psychique et affective, les activités cognitives, la socialisation. Que ces potentialités soient loin d'être toujours réalisées ne provient pas de la surdité mais de l'attitude de l'entourage familial et social, et avant tout de la carence sémiotique dans laquelle l'enfant est plongé ; pour s'en convaincre, il suffit d'observer les familles où les parents et enfants sont sourds : leur vie s'y déroule dans une absolue normalité. L'enfant reçoit la langue des signes comme langue maternelle, exactement l'une des quelques trois mille langues parlées dans le monde. Mais ceci ne concerne que 5% d'enfants sourds. Pour les autres, tout se jouera dans la rencontre avec d'autres sourds. Parmi les étapes qui jalonnent la vie des sourds figure le moment crucial, bouleversant, qu'a été l'instant de la découverte qu'ils n'étaient pas seuls au monde, mais qu'il existait une communauté d'êtres semblable à eux.

L'abbé de l'Épée avait reçu, du hasard de la rencontre avec deux jumelles sourdes, la révélation de l'existence de langues gestuelles. Une génération plus tard, c'est la rencontre entre un Américain fortuné, Thomas Gallaudet, et Laurent Clerc, enseignant sourd à l'institut de la rue St Jacques, qui permit l'importation de la langue des signes parisienne sur le nouveau continent. Ces rencontres décisives pour l'histoire collective des sourds se rejouent dans chaque histoire individuelle, lorsqu'un enfant rencontre d'autres sourds, prêts à lui transmettre leur langue et leur culture.

Ce mot de culture, appliquée à la surdité, fait encore scandale aujourd'hui (il y a peu, un universitaire a ironiquement demandé à une étudiante qui présentait un mémoire sur ce sujet si elle comptait ensuite s'intéresser à la culture des trisomiques...). Il constitue la pierre angulaire entre deux manières radicalement opposées de se représenter la surdité. Dans les représentations dominantes, elle constitue l'un des plus terribles fléaux qui soient. Pour les sourds entrés précocement en contact avec la langue des signes, elle est une manière d'être : une surdité. Il suffit de regarder ce que disent les sourds, non point dans les discours militants, mais dans les banales conversations quotidiennes, pour comprendre que les signes « sourds » et « entendants » ne réfèrent pas à l'audition, mais qu'ils fonctionnent exactement comme des ethnonymes.

L'ethnologie appelle « culture » tout ensemble d'écarts significatifs présenté par un groupe humain, et offrant une cohérence interne. Le concept de culture n'implique nullement une stabilité dans le temps : toutes les cultures évoluent. Il n'implique non plus que tous les traits d'une culture soient spécifiques : aucune ne pourrait répondre à une telle exigence. Il n'implique pas davantage une situation d'isolement : toutes les cultures font des emprunts aux groupes voisins. Ainsi tombent d'eux-mêmes la plupart des reproches qui sont faits à la notion de culture sourde. Ceux qui la pourfendent font simplement un contresens sur le contenu du concept de culture, dont ils se font une image figée et dogmatique.

Quels sont les écarts significatifs ? Le meilleur moyen de répondre à cette question est d'interroger la pensée sourde – ce que l'ethnologue appelle les conceptions émiques, celles des membres du groupe étudié, par opposition aux conceptions étiques, celles qui sont produites de l'extérieur. Il se trouve qu'en langue des signes française existe une expression, « sourd typique », qui vise à repérer les traits différentiels entre sourds et entendants. Une manière commode de définir la culture sourde, c'est de la considérer, comme la somme de tous ses traits « sourds typiques ». Les sourds en font volontiers le recensement : c'est le propre des groupes minoritairement de penser leur statut de minorité. Il y a, bien sûr, en premier lieu, l'existence des langues gestuelles. Christian Cuxac en parlera mieux que moi. Je ferai seulement observer que la question si souvent posée, « en dehors de la langue des signes, les sourds ont-ils une culture ? », n'a pas de sens. Chaque langue découpe le monde à sa manière : la langue des signes française n'est pas un transcodage du français, elle en est même fort éloignée, et c'est bien pour cela que l'opération de traduction est toujours délicate. Qui dit langue dit vision du monde spécifique, et donc nécessairement culture. Mais laissons-là de côté la langue envisagée pour elle-même, voyons quelques exemples ce que les sourds font de la leur.

L'humour est une voie royale pour comprendre comment une culture minoritaire se représente elle-même, et ses rapports avec la majorité. Les histoires drolatiques que se contentent les sourds sont souvent une mise en scène de la surditude ; Lorsqu'elles font intervenir le personnage du sourd et de l'entendant, elles prennent la forme de blagues ethniques, comme toutes les autres cultures du monde en produisent. En voici une. Quatre amis sont au bord de la mer, deux sourds et deux entendants. Ils décident de faire un peu de plongée sous-marine. Dix minutes plus tard les deux sourds ressortent de l'eau tandis que les deux entendants sont noyés. Pourquoi ?

Réponse : ils ont tous commencé à se raconter des histoires drôles sous l'eau, chacun à sa manière : les sourds avec leurs mains, les entendants avec leurs bouches...

Il existe aussi des formes d'humour qui sont rigoureusement intraduisibles en langue vocale. Certaines recourent à une propriété structurale des langues gestuelles, le fait que chaque signe soit formé de paramètres émis simultanément. Il suffit de modifier un ou plusieurs des paramètres pour produire un effet comique : l'orthophoniste se transforme ainsi en araignée (même forme des mains des mains, seul le mouvement diffère). D'autres fonctionnent uniquement à partir de jeux de rôle : le conteur se transforme littéralement en chien, en avion, en balle de golf... Bien que ces histoires recourent très peu à la langue des signes proprement dites, elles ne sont nullement du mime : alors que le mime est universel, elles restent entièrement hermétiques qui n'est pas familier avec la culture sourde.

La manière qu'ont les sourds de se nommer entre eux constitue une autre production symbolique hautement spécifique. Chaque antroponyme est formé d'un signe unique, sans marqueur de filiation. C'est un système nominal centré sur l'individu, qui le plus souvent renvoie à un trait métonymique. Sourd parmi les sourds, Pierre Durand, fils de Martine et Paul Durand, devient « cicatrice sur le front » ou « celui qui bouge tout le temps ». C'est bien souvent sous ce nom seul qu'il sera connu des autres sourds. D'autres noms réfèrent au numéro de matricule qu'a porté l'enfant en institut spécialisé. D'autres encore sont des prénoms de traductions plus ou moins approximatives, frôlant parfois le calembour (« clair » pour Claire, « tonneau » pour Tonnelier, « casse » pour Delacaze). D'autres encore constituent un stock de noms standardisés, prêts à être attribués aux enfants qui portent à connotation religieuse (« voile » pour Marie, « clé » pour Pierre). Ils témoignent du rôle des congrégations religieuses dans l'éducation des sourds, mais se perpétuent aujourd'hui hors de cette influence (« fronde » pour Thierry). Quelque soit leur mode de formation, métonyme, matricule, nom traduction, ou nom en prêt-à-porter, tous fonctionnent identiquement : ce sont des noms complets, qui suffisent pour désigner entièrement un individu. Si l'on veut une preuve de l'originalité de ce système de noms, il suffit d'observer l'incompréhension dont font preuve à leur égard les entendants qui sont aux contacts des sourds : de l'enfant entendant de parents sourds à l'éducateur spécialisé, en passant par l'enseignant ou l'orthophoniste, tous sont unanimes à les appeler des « prénoms ». C'est une constante universelle que toute population majoritaire réinterprète dans des termes de sa propre culture les termes des cultures minoritaires ;

Les relations sociales sont marquées par une forte ritualisation. Avec la présentation de soi, les manières de table en sont l'une des manifestations les plus visibles. Qu'ils résultent d'invitations à domicile ou qu'ils prennent la forme de banquets associatifs, les repas pris en commun sont le lieu et le temps par excellence de la sociabilité sourde. C'est là que s'échangent les informations de toutes sortes, que l'on retrouve les amis perdus de vue, que se renforcent les liens collectifs entre les membres d'un diaspora ; Tout est strictement codifié : la disposition des tables, la place de chaque convive (il faut conjuguer l'alternance des sexes côte à côte avec la disposition en vis-à-vis, davantage pertinente pour une communication en langue des signes, sans oublier les places attribuées aux entendants en fonction de leurs capacités langagières), l'habillement (tenues de soirée lors de certaines fêtes), les procédés de commande des plats, les manières spécifiquement de se souhaiter bon appétit (en tapant sur la table), de trinquer (ce sont les mains et non les verres qui doivent se toucher)... Lorsque le repas est bien avancé, commencent les histoires drôles, alternant avec les anecdotes vécues. Se construisent ainsi un savoir qui constitue un ensemble symbolique, permettant de donner un sens collectif aux malheurs individuels. Plus tard dans la nuit, on ne parviendra pas à se quitter.

Les réseaux de sociabilités, souvent formés autour de noyaux d'anciens d'un même institut, servent de substituts à une famille entendante généralement défaillante. On y retrouve, pour le meilleur et pour le pire, les mêmes comportements que ceux qui sont produits par la cellule familiale : solidarité du groupe, prise en charge des problèmes (y compris financiers) de chacun, ritualisation des échanges (circulation des cadeaux d'anniversaire, invitations réciproques), mais aussi parfois tensions provoquées par une affectivité très forte ; Chacun partage son expérience avec les autres. Lorsque l'on se heurte à un problème administratif, on recherche une autre personne sourde qui a dû affronter la même difficulté, et qui a su la résoudre. Il y a mise en commun des capacités de chacun, y compris pour aider un membre du groupe à trouver un conjoint sourd. La correspondance est de même très codifiée, sacrifiant à des règles de politesses (longueur du préambule et de la conclusion) qui relèvent d'une culture qui à défaut d'être vocale, est fortement marquée par la tradition orale.

Depuis 20 ans, date de l'apparition d'un mouvement identitaire nommé en langue des signes « le réveil des sourds », consécutif à une période de sommeil d'un siècle, la culture sourde fait en outre l'objet d'une construction consciente de la part des élites sourdes : création de troupes théâtrales, d'associations culturelles, d'une émission de télévision hebdomadaire sur la Cinquième, de cours de langue destinés aux entendants, de recherche sur la langue et l'histoire des sourds, d'animation en langue des signes dans de nombreux musées. La culture sourde n'est pas quelque chose de figé : c'est quelque chose qui évolue, et qui bien sûr n'exclut en rien la culture majoritaire. Entre les sourds et les entendants il y a bien un malentendu mais c'est un malentendu culturel. L'accès de la nouvelle génération aux études secondaires et bientôt supérieures laisse entrevoir un avenir qui sera marqué par le biculturalisme. (...)